

UNE ÉVASION A LA GUYANE

PROLOGUE

1

Nous sommes en pleine Guyane française, cette contrée que personne ne connaît.

Au bord de la rivière de la Comté, dans une clairière ombragée de branches enlacées, de lianes flexibles et de parasites mollement balancés par le vent, un homme était assis, les yeux obstinément fixés sur le cours de l'eau, immobile, pensif, absorbé dans une pensée opiniâtre.

Autour de lui un silence absolu, immense, imposant. Rien ne venait troubler sa rêverie. Il songeait. A quoi songeait-il ?

Il paraissait âgé de quarante ans : le teint brun, basané, les yeux noirs, ardents, mais voilés par des cils épais ; le front soucieux, les sourcils froncés, la lèvre crispée. Une forêt de cheveux noirs et courts se bouclait autour de la tête. L'expression de la physionomie était calme, mais énergique et résolue.

Il suffisait de regarder cet homme pour deviner qu'on se trouvait en face d'une nature exceptionnellement douée.

Les traits étaient beaux, le regard limpide. Le cou, le torse, les bras et les jambes accusaient, sous le costume de toile grise qui les recouvrait, une musculature athlétique.

Son chapeau de paille grisait à côté de lui.

Quelle fatalité avait fait échouer cet homme sur les rives perdues de la Guyane ? Nous le saurons plus tard.

Pour le moment, il était tellement obsédé par la pensée à laquelle il obéissait qu'il n'entendit point le pas monotone et fatigué d'un individu qui traversait la clairière.

Cet homme était vêtu, comme le premier, du chapeau de paille et du costume de toile grise des forçats. Lui aussi marchait rêveur et silencieux.

Néanmoins il aperçut son compagnon, s'arrêta, et le considéra longuement.

Puis, lentement, avec un air de pitié, il s'approcha de lui, et, voyant que le songeur ne se retournait pas, lui frappa doucement sur l'épaule.

L'homme tressaillit.

— Veux-tu que je te dise à quoi tu penses, Pâris ? demanda le nouveau venu.

— Que vous importe ? répondit l'autre.

— Qui sait ?... fit sentencieusement le forçat.

— Je ne vous comprends pas, Gallois, dit froidement Pâris.

— Ou plutôt tu ne veux pas me comprendre, mais je t'ai deviné.

— En vérité ? ricana Pâris qui devint pâle.

— Veux-tu que je t'en donne la preuve ?

— Voyons ! répondit son compagnon en s'efforçant de paraître calme.

— Eh bien ! prononça nettement Gallois, tu songes à t'évader, mon ami.

Pâris se redressa comme s'il avait été mordu par un serpent. Il s'avança vers Gallois, les dents serrées, l'œil étincelant, menaçant, terrible.

Gallois se recula instinctivement. Il crut que sa dernière heure était venue.

En effet, il n'était pas de taille à lutter contre le colosse qui se dressait devant lui.

Gallois avait cinquante ans au moins. Il était petit, grêle, nerveux, avait une figure pointue, rusée, astucieuse. Son regard indécis errait autour de lui, comme pour invoquer du secours ou préparer la fuite.

Il n'en eut pas besoin. Le bras de Pâris, qui s'était levé pour frapper, retomba inerte, le long de son corps. Un sourire de commisération erra sur sa bouche et il haussa les épaules d'un air dédaigneux.

— Vous êtes fou, répondit-il en tournant le dos au forçat.

Mais aussitôt que celui-ci vit s'évanouir la menace devant laquelle il tremblait, il reprit confiance. Le même rictus railleur, qui tout à l'heure glissait sur sa lèvre, dérida de nouveau son visage.

— Pas tant, reprit-il. N'est-ce pas la première pensée qui vienne à l'esprit du prisonnier que de recouvrer sa liberté ?

Pâris se retourna une fois encore. Il laissa tomber sur Gallois un regard scrutateur, comme pour lire au fond de sa pensée.

Cette fois, celui-ci ne baissa pas les yeux et soutint sans broncher l'examen dont il était l'objet.

— Vous pensez donc à fuir, vous ? demanda laconiquement Pâris.

— Je ne pense pas à autre chose, répondit carrément Gallois.

— Mais vous n'avez donc pas réfléchi aux obstacles insurmontables dont vous aurez à triompher ?

— J'ai prévu tout cela.

— Et vous voulez braver ce soleil torride, ces forêts incultes, ces savanes brûlantes ?

— Pourquoi pas ?

— Mais vous ne savez donc pas ce qu'il y a d'ennemis à redouter dans cet horrible pays ?

— Je le sais mieux que toi.

— Et quand même vous parviendriez à les éviter ou à les vaincre, poursuivit Pâris, comptez-vous pour rien la faim et la soif, ces autres ennemis, plus redoutables encore que les premiers ?

— Avec des galettes de cassave, on ne meurt pas de faim, répliqua Gallois. Quant à l'eau, ce n'est pas cela qui manque autour de nous, et en la coupant avec du sirop de goyaves...

— Ah ça ! C'est donc sérieux, ce que vous dites là ? interrogea Pâris.

— Très sérieux, affirma le forçat.

Pâris l'examina avec soin. Cet homme ne lui avait-il adressé la parole que pour surprendre son secret et pour le trahir ? Était-il sincère ?

Pâris hésitait. Pouvait-il se fier à un forçat ? Non, c'était impossible.

Il s'étendit nonchalamment sur le bord de la rivière et crut devoir affecter le plus complète indifférence.

— Eh bien ! dit-il, bonne chance !

Et il bâilla longuement, croyant avoir mis fin à la conversation.

Mais Gallois ne paraissait pas homme à se laisser si facilement éconduire. Son regard gouailleur ne le quittait pas. Il semblait deviner tout ce qui se passait dans l'esprit de son camarade.

— Tu ne me crois pas ? reprit-il.

— Moi ! se défendit Pâris. Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse ?

— Oui, je sais bien, répliqua Gallois ; mais il n'en est pas moins vrai que tu me prends pour une mouche et que tu n'oses pas te fier à moi.

Pâris rougit légèrement en se voyant si bien compris.

— Par exemple... balbutia-t-il.

— Tu ne me connais donc pas ? continua Gallois.

— C'est vrai, je ne vous connais pas.

— Tu ignores que je suis un *cheval de retour* ?

— Vous ! fit-il avec incrédulité.

— Oui, moi, insista Gallois.

— Vous vous êtes évadé une fois déjà !

— Tu l'as dit, mon petit.

— De quel baigne ?

— De Cayenne, mon bonhomme, rien que cela.

— Et regarde quel guignon ! poursuivit Gallois ; nous avions une bonne embarcation, qui allait le long des côtes et qui glissait inaperçue au nez des croiseurs. Nous avions déjà gagné la Guyane anglaise, nous étions à Demerara...

— Mais alors vous étiez sauvés ! s'écria involontairement Pâris. L'Angleterre est très jalouse de son droit d'inviolabilité.